

M

N°

12

2

**LE COURRIER DE LA PRESSE**  
**"LIT TOUT"****"RENSEIGNE sur TOUT"**ce qui est publié dans les Journaux et Publications de toute nature  
et en fournit les Extraits sur tous Sujets et Personnalités**Ch. DEMOGEOT, Directeur****21, Boulevard Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>)**  
~~~~~

Extrait de :

REVUE DES

Adresse :

DEUX MONDES

1  
Septembre

Date :

5, R. de l'Université

1900

Signé :

P. T. T.

# LETTRES

## A L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

(1870-1871)

L'IMPÉRATRICE Eugénie avait pieusement conservé une partie des lettres à elle adressées par Napoléon III et qui se trouvent aujourd'hui dans les Archives du prince Napoléon à Bruxelles. Le Prince nous autorise à publier quelques-unes de ces lettres écrites à la veille et au lendemain de Sedan (1).

Palais des Tuileries, le 18 juillet 1870 (2).

Ma chère Eugénie,

Je suis obligé de rester ici jusqu'à cinq heures. J'ai vu M. Schneider (3) qui m'a prévenu qu'il y avait une grande agitation dans la Chambre et que la majorité, en présence de mon départ, croit le ministère insuffisant et ne lui inspirant aucune confiance. Je lui réponds que rien ne serait plus politique qu'une crise ministérielle dans les circonstances présentes. Il l'a compris et m'a promis d'user de son influence pour l'empêcher.

Copyright by le Prince Napoléon, 1930.

(1) Cette correspondance fut jadis communiquée par l'Impératrice à M. Fernand Giraudeau qui, dans son *Napoléon III intime*, en a reproduit çà et là quelques fragments. Ces citations ne laissent pas entrevoir la poignante émotion qui peut découler d'une publication plus large.

(2) Les souverains résidaient alors à Saint-Cloud, d'où presque chaque jour Napoléon III venait aux Tuileries.

(3) Président du Corps législatif.

Il doit, à quatre heures, venir me rendre compte de ce qui s'est passé.

Je t'embrasse tendrement.

NAPOLÉON.

Ce qui s'était passé, c'était le vote d'un crédit extraordinaire de 500 millions pour les dépenses de la guerre et celui qui portait à 140 000 hommes le contingent de la classe 1870. La déclaration de guerre devait être remise le lendemain à Bismarck, à Berlin.

Le 28 juillet, l'Empereur et le Prince impérial partaient de Saint-Cloud, pour arriver le soir même à Metz.

Metz, le 29 juillet 1870.

Ma chère Eugénie,

Le départ est toujours une chose bien triste et nous l'avons tous éprouvé hier. Louis va très bien et, sa première émotion passée, paraît très content.

Le voyage a été fatigant, car, à chaque gare, c'étaient des ovations très chaleureuses, mais, quand on a dans l'esprit des choses très sérieuses, les cris et les exagérations vous ennuiant. Les choses ne sont pas aussi avancées que je le croyais. Il nous faudra rester encore quelques jours ici.

Si cela se confirme, je te le dirai et peut-être pourrions-nous nous revoir ici. J'ai écrit hier à Gramont le récit de la conversation de Bismarck avec le prince Napoléon. Que le ministre de la Guerre ne s'abandonne pas, qu'il recommande de n'envoyer les soldats de la réserve qu'en groupes de cent avec un officier. Nous sommes très bien installés à la préfecture. Lorsque nous partirons, nous aurons mangé notre pain blanc le premier. Pourvu que ma santé et mes forces se soutiennent!

Je t'embrasse tendrement.

Le 2 septembre, à onze heures et demie du matin, la capitulation de Sedan était signée. On lira, le cœur serré, les deux lettres si douloureuses qui suivent, écrites à une heure, et dans des circonstances qui leur donnent une inestimable valeur historique.

La première est datée du château de Bellevue où l'Empereur venait de recevoir, à deux heures de l'après-midi, la visite du roi de Prusse, — et du jour même de la capitulation. La seconde a été écrite à son arrivée à Bouillon, le 3 septembre, par le souverain, désormais prisonnier.

Quartier Impérial, le 2 septembre 1870.

Ma chère Eugénie,

Il m'est impossible de te dire ce que j'ai souffert et ce que je souffre. Nous avons fait une marche contraire à tous les principes et au sens commun. Cela devait amener une catastrophe. Elle a été complète. J'aurais préféré la mort à être témoin d'une capitulation si désastreuse et, cependant, dans les circonstances présentes, c'était la seule manière d'éviter une boucherie de 60 000 personnes.

Et encore si tous mes tourments n'étaient concentrés qu'ici ! Je pense à toi, à notre malheureux pays, à notre fils. Que Dieu les protège ! Que va-t-il se passer à Paris ?

Je viens de voir le Roi qui a été extrêmement gentleman et même cordial. Il a eu les larmes aux yeux en me parlant de la douleur que je devais éprouver. Il met à ma disposition un de ses châteaux près de Hesse-Cassel.

Mais que m'importe où je vais ! Je sens que ma carrière est brisée, que mon nom a perdu son éclat. Je suis au désespoir.

Adieu ; je t'embrasse tendrement.

Bouillon, le 3 septembre 1870.

Ma chère Eugénie,

Après les malheurs irréparables dont j'ai été le témoin, je pense aux dangers que tu cours et je suis bien inquiet des nouvelles que je recevrai de Paris.

La catastrophe qui est arrivée devait avoir lieu. Notre marche était le comble de l'imprudence et, par dessus le marché, elle a été très mal dirigée. Mais je ne croyais jamais que la catastrophe fût aussi épouvantable. Figure-toi une armée entourant une ville fortifiée et étant elle-même entourée de tous les côtés par des forces très supérieures. Au bout de quelques heures nos troupes se sont débandées et ont voulu rentrer en ville. Les portes étaient fermées. Elles les ont escaladées. Alors la ville s'est trouvée remplie d'une foule compacte, entremêlée de voitures de toutes espèces et, sur cette agglomération de têtes humaines, les obus pleuvaient de tous côtés, tuant les personnes qui étaient dans les rues, renversant les toits, incendiant les maisons. Dans cette extrémité, les généraux sont

venus me dire que toute résistance était impossible. Plus de corps constitués, plus de munitions, plus de vivres ! On a tenté de faire une trouée, mais elle n'a point réussi. Le maréchal de Mac Mahon a été blessé dès le début de la journée. J'ai abandonné le commandement au général de Wimpffen ; je suis resté quatre heures sur le champ de bataille (1). Les obus tombaient de tous côtés. D'Hendecourt a été blessé et a disparu (2). Le prince de la Moskowa, Courson et Trecesson (3) ont fait des chutes qui les ont blessés. Leurs chevaux étaient effrayés de la quantité des explosions. Jamais on n'aura vu un semblable spectacle et une défaite aussi atroce. Dans ma position actuelle, je dois, il me semble, te donner tous les pouvoirs, puisque je suis prisonnier. La marche d'aujourd'hui au milieu des troupes prussiennes a été un vrai supplice.

Adieu ; je t'embrasse tendrement.

Le château de Wilhelmshöhe, ancien domaine du roi Jérôme situé à cinq kilomètres de Cassel, avait été assigné pour résidence à Napoléon III qui y arriva le 5 septembre, vers dix heures du soir. C'est de là qu'il adressait cette lettre à l'Impératrice.

Wilhelmshöhe, le 17 septembre 1870.

Ma chère Eugénie,

J'ai éprouvé une bien douce consolation en recevant pour la première fois, hier soir et ce matin, tes lettres du 3, du 14 et du 15. Celle du 3 est venue tard, parce qu'elle avait été adressée au général de Boyen (4) qui est reparti. Les expressions tendres qui respirent dans tes lettres m'ont fait grand bien, car j'étais bien peiné de ton silence. Certes, le malheur

(1) Parti le 1<sup>er</sup> septembre à six heures du matin de l'hôtel de la sous-préfecture où il avait passé la nuit, l'Empereur ne rentra à Sedan qu'à midi, après s'être longuement exposé au feu près du cimetière de Balan.

(2) Le capitaine L.-M. Le Sergeant d'Hendecourt, officier d'ordonnance de l'Empereur, avait été tué près de l'église de Balan.

(3) Le général de division prince de la Moskowa, aide de camp de l'Empereur et grand-veneur ; le général de brigade M.-L.-A.-A. Courson de la Villeneuve, adjudant général du Palais ; le capitaine A.-A.-G. de Trecesson, officier d'ordonnance de l'Empereur.

(4) Le général prussien de Boyen, aide de camp du roi de Prusse, avait accompagné l'Empereur de Bellevue à Wilhelmshöhe. Il en était reparti le 6 septembre pour rejoindre l'armée allemande.

qui nous frappe est bien grand, mais, ce qui l'aggrave, c'est l'état dans lequel va se trouver la France, en proie à l'invasion et à l'anarchie.

Tu as bien raison de me recommander l'économie. J'ai déjà vendu une partie de mes chevaux et j'en vendrai encore, car la Reine (1) vient d'en envoyer six pour mon service. Il n'est sorte d'attention qu'elle n'ait pour moi; je lui en suis très reconnaissant et cependant cela me gêne. J'ai avec moi deux cent soixante mille francs : c'est tout ce que j'ai de libre, mais, comme toi, je suis fier de tomber du trône sans avoir placé de l'argent à l'étranger.

Je suis bien de ton avis sur la nécessité de ne rien faire, si ce n'est réfuter les calomnies dont on nous abreuve.

Certes, je serais bien heureux de me retrouver avec toi et avec Louis, mais il faut attendre que les choses se débrouillent.

Je t'embrasse tendrement et suis tout à toi.

Wilhelmshöhe, le 19 septembre 1870.

Ma chère Eugénie,

Tes lettres sont une bien douce consolation pour moi et je t'en remercie. A quoi puis-je me rattacher si ce n'est à ton affection et à celle de notre fils? Tu ne me dis rien de tes souffrances, des dangers que tu as courus. J'ai appris tout cela par les journaux. Il paraît que tu as été malade en arrivant en Angleterre. Vas-tu bien maintenant? Tout le monde fait l'éloge de ton courage et de ta fermeté dans des moments bien difficiles. Cela ne m'étonne pas.

Quand je pense à tous les braves gens que j'ai vus mourir et cela inutilement, cela me fend le cœur. Je regrette entre autres ce pauvre général Margueritte, des Chasseurs d'Afrique, un de nos meilleurs généraux. Je l'ai vu rapporter, ayant une balle qui lui traversait la figure. J'espérais qu'on le sauverait (2).

La convocation d'une Constituante pour le 3 octobre me paraît une plaisanterie. Il faudrait bien que la presse pût faire

(1) La reine Augusta de Prusse.

(2) Le général de division J.-A. Margueritte, commandant la 1<sup>re</sup> division de cavalerie, avait eu, près de l'auberge du Terme, le 1<sup>er</sup> septembre, les joues traversées et la langue coupée par une balle. Transporté à la sous-préfecture de Sedan, vers trois heures, il y avait reçu la visite de l'Empereur et il y mourut le 6 septembre.

comprendre que des élections, lorsque Paris est assiégé, toutes les grandes villes en insurrection et la plupart des habitants hors de leur département, est une pure fiction.

Je conçois ton désir d'être un peu isolée dans une campagne, mais cela se trouve si facilement en Angleterre que j'espère que cela ne te manquera pas. Je ne partage pas ton idée d'aller habiter la villa de Louis, près de Trieste. Je sais, par expérience de mes jeunes années, que, dans nos positions, on n'est bien que dans des pays libres comme l'Angleterre ou la Suisse. Partout ailleurs, gouvernements ou sujets, tout le monde a peur de se compromettre en vous montrant même de la politesse. Lors donc que je serai libre, c'est en Angleterre que je voudrais aller et vivre avec toi et Louis dans un petit cottage avec des *bow-windows* et des plantes grimpantes. Je me suis amusé à faire un budget pour l'avenir qui correspondrait à ce que nous pourrions avoir de revenus. Je te l'envoie.

Le monsieur qui a prétendu avoir des papiers compromettants a voulu exercer un indigne chantage. J'ai aussi reçu la proposition d'acheter des papiers compromettants de M... J'ai fait répondre qu'ayant été déjà si calomnié, une calomnie de plus m'était tout à fait indifférente. J'ai été très surpris de recevoir avant-hier la visite de Lady Cowley; cela m'a beaucoup touché. Napoléon (1) m'a écrit pour partager ma captivité; j'ai refusé. Adieu; je t'embrasse tendrement ainsi que Louis. Tout à toi.

Wilhelmshöhe, le 5 octobre 1870.

Ma chère Eugénie,

Merci de tes lettres. J'en ai reçu deux à la fois hier soir. Clary (2) partira demain. Je t'ai déjà prévenu par le télégraphe que j'avais fait demander à M. de Bismarck s'il avait donné une mission à ce M. R. (3) et s'il avait sa confiance; il a

(1) Le prince Jérôme Napoléon.

(2) Le comte Joseph-Adolphe Clary, capitaine de cavalerie, officier d'ordonnance de l'Empereur, puis aide de camp du Prince Impérial, avait accompagné ce dernier à travers le nord de la France et la Belgique et l'avait conduit en Angleterre. En septembre et octobre 1870, il se rendit à plusieurs reprises d'Hastings et de Chislehurst à Wilhelmshöhe, chargé de missions par l'Impératrice.

(3) Cette initiale désigne Regnier. Cet aventurier, après avoir en vain tenté de voir l'Impératrice à Hastings et avoir obtenu de M. Filon des photographies

répondu hier : « Je ne connaissais pas M. R. avant son arrivée ici ; il n'a reçu aucune mission de moi ; il m'a fait comprendre qu'il en avait une de l'Impératrice. Dès que j'ai su ce qui en était, je l'ai renvoyé du quartier général. » Tout cela est bien extraordinaire (1).

Je n'ai pas encore vu la lettre du général X..., mais je me cuirasse d'avance contre toutes ces lâchetés. Tu auras vu par la lettre que j'ai écrite hier à Louis que ce bon maréchal de Mac Mahon n'est pas comme les autres : c'est un cœur loyal.

Merci de la vue du château (2). J'espère y être un jour avec toi. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Wilhelmshöhe, le 6 octobre 1870.

Ma chère Eugénie,

Je vois avec peine par ta dernière lettre que mes observations t'ont déplu. Il est bien difficile par le télégraphe ou même par lettres d'exprimer convenablement sa pensée. Je regrette bien de t'avoir donné un moment d'humeur. Dans les circonstances malheureuses et difficiles où nous nous trouvons, il n'est pas extraordinaire que les personnes qui nous sont restées attachées aient des opinions différentes et des appréciations opposées. Il y a aujourd'hui trois groupes d'exilés bonapartistes, un en Angleterre, un à Genève, un troisième à Bruxelles. Si je ne me trompe, le premier pense qu'il n'y a rien à faire, qu'il faut laisser aller les événements, ne pas donner signe de vie, enfin laisser l'usurpation et la trahison achever leur œuvre sans protester et sans les confondre. Les deux autres groupes pensent tout le contraire : ils voudraient qu'on proteste, qu'on agisse, qu'on prépare en un mot une restauration.

Enfin, il y a une autre individualité qui n'est pas sans importance, c'est M. de Bismarck qui voudrait traiter

signées par le Prince Impérial, s'était rendu à Ferrières auprès de Bismarck, puis à Metz d'où il était reparti le 24 septembre avec Bourbaki. Il arriva avec ce dernier le 28 à Chislehurst. L'Impératrice avait été très émue par cette intrigue.

(1) Le général de Monts a publié la dépêche de Napoléon III à Bismarck. Il donne de la réponse de ce dernier un texte légèrement différent de celui que l'on vient de lire. Ce général, qui avait commandé un corps d'armée pendant la campagne de 1866, était, en 1870, gouverneur de Cassel et, en cette qualité, chargé de la garde des prisonniers de Wilhelmshöhe.

(2) L'Impératrice et le Prince Impérial s'étaient installés peu auparavant à Camden Place, Chislehurst.

avec nous et nous amener à signer une paix désastreuse (1).

Quelle conduite faut-il tenir dans ces circonstances? Je commence d'abord par dire ce qu'il ne faut pas faire :

1° Tant que le sort de Paris n'aura pas été décidé, il ne faut rien dire ni faire qui aurait l'air de nuire dans un intérêt dynastique à la défense nationale.

2° Je n'ai pas besoin vis-à-vis de toi d'exprimer ma détermination de ne point signer une paix qui ne serait point favorable.

Ces deux points écartés, qu'y a-t-il à faire? That is the question.

Le seul élément de salut pour notre cause et pour le pays réside dans l'armée de Metz; c'est avec elle seulement qu'on peut, le moment venu, arborer le drapeau qui rétablira l'ordre si profondément troublé. C'est avec elle qu'on pourrait établir en face d'une assemblée socialiste une assemblée innovatrice. Mais, pour amener ce résultat, il faudrait pouvoir être en relations avec le maréchal Bazaine et être sûr de son énergie. Il faudrait enfin qu'il pût résister jusqu'à la fin des événements qui se déroulent aux bords de la Seine. Avec un but différent et avec des arrière-pensées toutes dans son intérêt, M. de Bismarck a bien, je crois, entrevu le parti qu'on pourrait tirer de la position de Bazaine (2). Aussi je ne mets pas en doute que ce M. Regnier n'ait été envoyé pour engager le maréchal à négocier, de concert avec la Régente, des préliminaires de paix. Tout en repoussant cette combinaison, on pourrait, je crois, utiliser le bon vouloir de M. de Bismarck pour se tenir en relations avec le maréchal et attendre les événements.

Je t'ai dit quel était le résultat de mes réflexions. Clary te donnera d'autres détails. J'espère ne pas te déplaire en te parlant politique. J'ai le cœur brisé de voir par tes lettres combien le tien est meurtri. Pourvu que j'y aie toujours une petite place!

Je t'embrasse tendrement.

(1) Au cours du mois de septembre, Napoléon III avait donné à plusieurs reprises audience à M. B. H. Helwitz, envoyé auprès de lui par Bismarck pour entamer des négociations. Le détail de ces pourparlers a été donné par le général de Monts et M. Paul Guériot dans leurs ouvrages sur la captivité de l'Empereur.

(2) Toutes ces idées se retrouvent dans le télégramme de Napoléon III à M. de Bismarck publié par Augustin Filon dans ses *Souvenirs sur l'Impératrice Eugénie* et auquel il n'avait pu attribuer de date. Cette dépêche a donc dû être expédiée au début d'octobre 1870.

*L'Impératrice à l'Empereur*

14 octobre 1870.

Cher et bien bon ami, ta lettre d'aujourd'hui est bien triste. Comment peux-tu penser que personne ne pense plus à toi? Voici la lettre d'une jeune fille qui n'a pas dix-huit ans et qui me semble assez enthousiaste. J'enverrai sa photographie un autre jour, et, du reste, mon bien cher ami, plus le cercle qui nous entoure s'éclaircira, plus nous nous serrons, et, la main dans la main, nous attendrons les décrets de Dieu.

Des grandeurs passées il ne reste rien de ce qui nous séparerait. Nous sommes unis, cent fois plus unis, parce que nos souffrances et nos espérances se confondent sur cette chère petite tête de Louis. Plus l'avenir se rembrunit et plus le besoin de s'appuyer l'un sur l'autre se fait sentir. Soigne-toi donc, mon bon et cher ami, et pensons au temps qui nous ramènera l'un près de l'autre.

Je t'embrasse de tout cœur. Ta toute dévouée.

EUGÉNIE.

Louis a écrit à Tristan (1). J'ai été bien heureuse hier d'avoir pu donner à Armand, l'homme de la police de Louis, des nouvelles de son fils. Il va bien, mais nous voudrions son adresse.

Wilhelmshöhe, le 20 octobre 1870.

Ma chère Eugénie,

Je profite du départ de Conneau (2) pour t'écrire en détail; j'espère pouvoir être plus clair que par les dépêches télégraphiques. A ce propos je te prie, lorsque tu m'éciras ainsi, de préciser mieux les choses. J'ai d'abord cru que le laissez-passer pour M. Gautier (3) était destiné à Clary qui avait pris ce nom. Evans (4) m'écrit qu'il est à Luxembourg et qu'il y a là M. Roullier qui a un paquet pour moi. Je ne comprends rien

(1) Le baron Tristan Lambert, ami du Prince Impérial.

(2) Le docteur Conneau, sénateur, membre de l'Académie de médecine et premier médecin de l'Empereur, qui rejoignait Chislehurst.

(3) Théophile Gautier fils, conseiller d'État.

(4) Le docteur Evans, dentiste de l'Impératrice, avait sauvé celle-ci lors du 4 septembre et était resté auprès d'elle en Angleterre depuis cette époque.

à tout cela. Il serait si facile de m'écrire par lettre, d'autant plus que si M. de Bismarck voit nos lettres, elles ne lui apprendront rien qu'il ne doive savoir. Ainsi, pourquoi ne m'avoir pas écrit : « Demander un laissez-passer pour M. Gautier et un autre pour Clary, etc., etc. » Il n'y aurait rien eu là de dangereux et tu m'aurais évité bien des ennuis. D'un autre côté, pour une affaire importante, on peut envoyer un domestique sûr; il viendra tout droit ici sans qu'on lui demande ni passeport, ni quoi que ce soit.

J'arrive maintenant à la grosse affaire. Dieu veuille qu'elle tourne bien, mais je la crois mal emmanchée. Tu m'avais dit, dans une de tes dernières lettres, que tu approuvais les trois points que j'avais indiqués dans la lettre que Clary t'a apportée. Ces trois points étaient :

1° Ne point signer de traité de paix qui ne soit point honorable;

2° Ne rien faire ni publier tant que Paris soutient la lutte;

3° Se servir des dispositions favorables que témoigne M. de Bismarck pour conserver intacte l'armée de Metz.

Toute la question du moment devait donc se résumer dans le troisième point. Pour réussir dans ce but, il suffirait, suivant moi, d'entrer en relations avec M. de Bismarck et, sans entrer dans les conditions de la paix, lui faire comprendre qu'une fois Paris pris, le maréchal Bazaine aurait des pleins pouvoirs pour s'entendre avec lui sur les meilleurs moyens pour arriver à la paix, qu'il était donc de son avantage de ménager le maréchal Bazaine et de le laisser à la tête de son armée.

A ta place, je n'aurais pas écrit au Roi, car il sera embarrassé pour la réponse et il est inutile d'embarrasser celui dont on attend quelque chose (1).

Quant à ton idée de te rendre à Metz, dans le cas où tout ce que nous pensons réussirait, j'y suis totalement opposé. Il faut que tout ce qui se fera en France ait le caractère de la spontanéité et de la foi politique et non d'une intrigue ourdie par nous. Je crois donc que ton action devrait se borner, après la prise de Paris, à faire une protestation qui revendiquerait

(1) Il s'agit de la lettre écrite par l'Impératrice au roi de Prusse, et portée à Versailles par Théophile Gautier fils, lettre à laquelle Guillaume fit la réponse célèbre dont l'original fut, au cours de la guerre de 1914, communiqué par la souveraine à Georges Clemenceau. La réponse du Roi est datée du 25 octobre.

les droits que je tiens de la nation. Ensuite, il y aurait à savoir comment la paix doit être conclue, quelle est la Chambre qu'on devrait convoquer pour en discuter les bases. Là-dessus Conti (1) a des idées très justes. Je t'envoie une lettre de lui à ce sujet.

Je t'ai écrit hier, dans le premier moment, une lettre un peu sèche. C'est qu'en vérité, je ne crois pas que des affaires aussi sérieuses doivent se traiter à bâtons rompus et sans concert préalable. Ici, j'avais un Allemand que je connaissais depuis longtemps, qui m'est très dévoué, quoique très bien vu au Quartier général prussien; il était prêt à porter toutes les communications qu'on aurait voulu faire (2).

J'ai vu Salomé (3) qui m'a donné de bonnes nouvelles de toi et de Louis. Je pense qu'il sera content de revoir son camarade (4).

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Je te renvoie tous tes papiers.

Comment veux-tu que je devine quel est cet ami dévoué qui attend M. Gautier à Gand?

Wilhelmshöhe, le 29 octobre 1870.

Chère amie,

J'ai enfin reçu une lettre de toi. Je comprends combien tu as dû souffrir de tant d'épreuves (5) et je conçois que tu n'aies pas le temps de m'écrire; mais, de mon côté, ne recevant point un seul mot de toi pendant six jours, je me figurais une foule de choses pénibles pour expliquer ton silence. Quand on est malheureux, on s'inquiète facilement et je t'assure que j'ai été bien malheureux pendant ces jours-ci, car, à côté des tristes événements qui se passaient, l'idée d'avoir encouru ton mécontentement me faisait souffrir horriblement. Heureusement que ta lettre d'aujourd'hui est venue jeter du baume dans mon cœur. Je suis complètement de ton avis et la lettre qui s'est

(1) Charles-Étienne Conti, sénateur, ancien secrétaire particulier de Napoléon III.

(2) Il s'agit probablement de M. Helwitz, dont il a été question plus haut.

(3) La princesse Achille Murat, née princesse Salomé Dadian.

(4) Le docteur Conneau emmenait avec lui son fils Louis, le fidèle ami du Prince, mort récemment après avoir, pendant la dernière guerre, commandé comme général de division un corps de cavalerie.

(5) Le maréchal Bazaine avait capitulé, à Metz, le 27 octobre.

croisée avec la tienne te prouvera que, de loin, nos pensées et nos cœurs se comprennent. Mille fois mieux rester dans l'oubli et dans la misère même que de devoir son élévation à un abandon de sa dignité ou des intérêts de son pays. Mais si, maintenant, les choses traînent en longueur, je ne vois pas pourquoi tu ne viendrais pas me rejoindre ici avec Louis, quand même cela ne serait que pour un mois! Qu'en penses-tu? Mais, au nom du ciel, soigne-toi et calme-toi. Tout n'est pas aussi désespéré que tu le crois; tout le midi et le nord de la France ne sont pas dévastés et pourront avoir de bonnes récoltes, et puis la Providence fait repousser avec plus de force ses rejetons qui jaillissent d'un tronc, reste mutilé d'un grand chêne! C'est de la poésie, si tu veux, mais c'est aussi de la réalité!

Je ne comprends rien non plus à la conduite de M. de B. si ce n'est qu'il veut qu'un pouvoir quelconque s'engage à faire les concessions qu'il désire. Hors de là point de conclusion (1).

Que sont devenus Thomas et Clary? Je n'entends plus parler d'eux.

Adieu, chère amie; je t'en supplie, calme-toi, si tu peux, en pensant à ceux que tu aimes et à cette volonté éternelle qui plane sur nos destinées et à laquelle il faut obéir.

Je t'embrasse tendrement ainsi que notre cher enfant; au revoir.

Tout à toi.

Piéttri, préfet de police, est ici.

Wilhelmshöhe, le 7 novembre 1870.

Ma chère Eugénie,

J'ai fait donner en ton nom 15 francs à chaque blessé et prisonnier à Cassel et 100 francs à l'officier qui n'avait point de capote (2). Ils ont tous été très contents. Ils sont gais et sont dans des locaux chauffés. Pour étendre à toute l'Allemagne ces secours, il faudrait beaucoup d'argent, et pour organiser cette distribution, je pense envoyer dans toutes les

(1) Ces lignes font probablement allusion à la mission du général Boyer à Versailles et à Chislehurst qu'Augustin Filon raconte tout au long dans ses *Souvenirs*.

(2) L'Impératrice était venue passer quelques heures à Wilhelmshöhe. Arrivée le 30 octobre, elle y était restée jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre au soir.

villes où je connais un officier la circulaire ci-jointe si tu l'approuves (1).

J'ai trouvé dans un journal suisse le petit paragraphe ci-joint; cela prouve que la vérité finit par triompher.

J'espère que tu vas bien ainsi que Louis.

Le général Boyer n'est pas venu me voir (2).

Je t'embrasse tendrement; tout à toi.

Wilhelmshöhe, le 15 novembre 1870.

Ma chère Eugénie,

J'espère que tu auras reçu hier et aujourd'hui mes petites fleurs (3). Elles ne sont pas belles, mais je n'en ai pas trouvés d'autres. Mes pensées sont avec toi et je souffre d'être éloigné de toi, plus dans ce jour que dans tout autre. Je t'envoie deux souvenirs d'officiers de la Garde. J'en ai reçu d'autres auxquels je remercierai de ta part. J'ignore encore où est le colonel de ton régiment (4). Ces messieurs qui sont ici voulaient t'écrire par le télégraphe; je les en ai empêchés en leur annonçant que je te ferais part de leur bonne intention.

Tu me parles dans ta dernière lettre d'une lettre que j'aurais écrite à la reine de Hollande. Je ne m'en souviens pas; dis-moi si tu l'as lue et ce qu'elle contenait.

J'ai lu hier dans un journal de Bruxelles (*l'Écho du Parlement*) un extrait de la brochure de M. R...; elle te fait beaucoup d'honneur. La maréchale Bazaine est tout à fait remise de son moment de colère; je l'ai trouvée très aimable et très raisonnable (5). Le *Times*... regrette presque le succès de l'armée de la Loire (6), car cela va donner une nouvelle activité

(1) Voici cette note : « L'Impératrice Eugénie ayant fondé en Angleterre une société pour offrir aux officiers et soldats français prisonniers en Allemagne des objets qui pourraient leur manquer, l'Empereur, pour s'associer à cette œuvre de bienfaisance, me charge de vous demander quels sont les objets qui, à votre connaissance, seraient les plus utiles aux officiers et soldats internés dans la localité que vous habitez et quel est le nombre de ceux-ci. »

(2) Le général de brigade Napoléon Boyer, aide de camp du maréchal Bazaine, avait, en octobre, été chargé par ce dernier d'une mission à Versailles, et s'était ensuite rendu à Londres pour voir l'Impératrice.

(3) Le 15 novembre était la fête de l'Impératrice.

(4) Le colonel Sautereau du Part, commandant le régiment de dragons de l'Impératrice, avait été blessé à Rezonville.

(5) La maréchale Bazaine était venue rejoindre son mari, interné à Cassel, et dès son arrivée, si l'on en croit De Monts, lui avait fait une scène violente.

(6) Coulmiers, 9 novembre 1870.

à l'ardeur belliqueuse de M. Gambetta et cependant le résultat sera le même.

J'espère recevoir demain de tes nouvelles, car, quand je reste quelques jours sans en avoir, cela me rend tout triste.

Je t'embrasse tendrement de tout mon cœur.

Embrasse Louis et mes nièces.

Wilhelmshöhe, le 17 novembre 1870.

Ma chère Eugénie,

Je compte avoir à Bruxelles une société qui recevra des offrandes pour donner aux prisonniers français des vêtements chauds et des sabots. Je souscrirai 10 000 pour moi et 3 000 fr. pour Louis. Tu n'auras pas besoin de t'occuper du paiement. Je voudrais qu'à Londres on fit la même chose, car les besoins sont grands et le nombre des prisonniers est immense (1).

Je suis resté plus de trois jours sans nouvelles de toi, ce qui m'a fait de la peine, et puis hier j'ai reçu à la fois trois de tes lettres. Tu dois bien penser cependant que c'est un sujet de lettres bien intéressant pour moi.

Les choses sont loin de s'éclaircir en France et la domination des rouges socialistes s'accroît tous les jours davantage. Garibaldi poursuit les prêtres plus que les Prussiens... Si la famine se fait un jour sentir dans Paris, je redoute les plus déplorables excès; les élections municipales prouvent la force des socialistes (2). Comment pourra-t-on jamais guérir la France de cette maladie organique?

Les lettres particulières que je reçois me font espérer qu'une réaction ne se fera pas attendre, car on est las de ces exagérations révolutionnaires.

Gricourt (3) est venu me voir; il est, lui, plein d'espoir et voit tout en rose. Il faut avoir bien de l'imagination pour voir ainsi l'arc-en-ciel au milieu de la tempête.

Dis-moi comment est ta santé et si tu dors mieux.

(1) Cette organisation dut être supprimée à la suite d'articles de l'*Indépendance belge* dénonçant les « intrigues » de Wilhelmshöhe, mais l'Empereur n'en continua pas moins à secourir anonymement ses soldats par l'entremise de M. Alfred Pommier, grand industriel français établi à Leipzig.

(2) Allusion aux élections des maires et adjoints de Paris qui avaient eu lieu le 5 novembre.

(3) Le marquis de Gricourt, sénateur et chambellan de l'Empereur.

Je te remercie des témoignages de tendresse que renferment tes lettres. C'est pour moi la plus douce consolation.

Embrasse Louis bien chaudement et reçois l'assurance de mon tendre attachement. Au revoir.

Wilhelmshöhe, le 19 novembre 1870.

Ma chère Eugénie,

Rien ne me fait autant de plaisir que de savoir que nos idées se rencontrent; j'ai été étonné hier en recevant ta lettre où tu me parles des conseils généraux, parce que j'avais eu la même pensée et que j'allais t'en écrire. C'est vraiment singulier que de voir qu'à une si grande distance nos réflexions nous amènent au même résultat, et cela dans le même moment. Je pensais donc que, d'un côté, rappeler les anciennes Chambres, c'est rappeler à la vie des corps qui se sont laissés mourir et qui n'ont montré ni énergie ni patriotisme. D'un autre côté, convoquer une Assemblée constituante, c'est agiter tout le pays, perdre un temps précieux et amener un résultat dangereux, car les élections ne seraient pas libres et subiraient la pression des terroristes.

Si donc on convoquait les conseils généraux en leur enjoignant de nommer parmi eux, dans chaque département, trois membres pour faire partie d'une assemblée nationale, on aurait en huit jours 270 députés issus au second degré du suffrage universel et la Chambre serait bien composée et elle représenterait réellement le pays.

Mais là où je n'ai plus trouvé de solution, c'est de savoir comment et par qui cette assemblée pourrait être convoquée, car il faudrait qu'il y eût un gouvernement provisoire et comment nommer celui-ci? Tel est le problème que, pour le moment, je ne saurais résoudre. Dis-moi quel serait ton avis.

La note Gortchakoff ramène le *Times* de notre côté (1). Il commence par s'apercevoir que j'ai partout laissé un *vide*. A ce propos, je t'engage à lire souvent les articles de fond du *Times*. Il y en a presque tous les jours d'admirables de bon sens.

Je n'ai pas besoin que tu m'envoies de l'argent, *au contraire*.

(1) Le 11 novembre, par une circulaire adressée à tous les gouvernements signataires des traités de 1856 et signée du chancelier Gortchakoff, la Russie avait déclaré s'affranchir des entraves imposées à sa liberté d'action dans la Mer Noire.

Comment va Louis? Je t'embrasse ainsi que lui de tout mon cœur.

NAPOLÉON.

Ci-joint la carte d'un brave homme de Versailles qui m'envoie sa carte pour toi à propos du 15 novembre.

*L'Impératrice à l'Empereur*

Le 19 décembre 1870.

Cher ami, hier, je t'ai envoyé une longue correspondance; j'espère que tu l'auras lue avec intérêt. Ma santé est meilleure, mes forces ont l'air de revenir un peu; mais ce qui domine tout, c'est l'impatience dans laquelle je suis de te revoir. Ces longs jours d'exil me semblent si tristes! Mais Dieu nous donnera, j'en suis sûre, de meilleurs moments, mais quand? Je n'en sais rien. Ma tendresse et mon affection ne font qu'augmenter pour toi. Je voudrais, au prix de bien des sacrifices, te rendre la vie plus douce que les circonstances ne l'ont faite jusqu'à présent, mais plus tout se rembrunit, et plus nous devons croire que tout a une fin, les bons comme les mauvais jours. Je t'embrasse, mon ami, de tout cœur. Je t'aime tendrement. A toi pour toujours.

EUGÉNIE.

Louis va bien et t'embrasse.

Wilhelmshöhe, 21 décembre 1870.

Ma chère Eugénie,

C'est toujours un grand chagrin pour moi de n'être pas d'accord avec toi. Or, dans cette circonstance, après avoir lu la note que tu m'as envoyée, j'ai le regret de te dire que je désapprouve complètement les idées qu'elle contient.

Je conçois très bien que le triste spectacle qu'offre à nos yeux la France envahie, ravagée et épuisée par l'invasion et un gouvernement sans scrupules, fasse naître dans tous les cœurs généreux l'ardent désir de mettre fin à la lutte et aux maux qu'elle entraîne. Mais il ne suffit pas pour tout esprit sérieux de vouloir concourir à un but désirable. Il faut examiner si votre intervention est utile au pays, si votre devoir vous y oblige,

si les chances de réussite sont raisonnables. Or, dans les circonstances actuelles, je n'hésite pas à déclarer que ton intervention, telle que tu la supposes dans la note, ne peut être ni utile ni conforme au devoir, ni entourée d'aucune chance de succès.

Lorsque Paris se sera rendu, il arrivera de deux choses l'une : ou le gouvernement de la Défense nationale demandera un armistice pour faire élire une assemblée constituante, ou il continuera la guerre. Dans ces deux hypothèses, je ne vois pas comment nous pouvons intervenir dans la question. Si on procède à des élections, on pourra bien protester, rappeler les trahisons passées, faire sentir que l'assemblée ne représentera pas la véritable opinion du pays, mais celui-ci, désireux d'obtenir la paix n'importe comment, ne s'arrêtera ni aux protestations ni aux défauts de forme et acceptera ce qu'on lui offrira. Si, au contraire, le gouvernement de la Défense nationale veut poursuivre la guerre à outrance et qu'aucune manifestation quelconque ne vienne infirmer sa décision, je ne vois pas comment on pourrait, sans y être autorisé par une démonstration populaire, venir dire au pays qu'il a tort de vouloir continuer la lutte et qu'il faut qu'il accepte par oui ou par non une paix dont les conditions n'auront pas été discutées publiquement et qui, malheureusement, ne peuvent être que blessantes pour la dignité nationale.

Après la paix de Paris, il ne peut surgir du chaos qui s'en suivra que trois autorités différentes quoique toutes françaises. Ou une espèce de gouvernement provisoire installé à Paris sous l'influence de la Prusse, ou le gouvernement de la Défense nationale, ou enfin un gouvernement établi dans une ville de la province, là où un mouvement populaire aurait eu lieu. Laissons de côté, pour le moment, les deux premières hypothèses et ne parlons que de la troisième supposition. Si ce dernier fait se produisait, je concevrais jusqu'à un certain point que tu t'y rendisses et, cependant, quelle que soit la pureté de tes intentions, quelle que soit l'habileté du langage, on ne verrait dans cette démarche qu'une prétention dynastique et non un dévouement désintéressé et, à moins d'avoir une force matérielle considérable à nos ordres, les décisions qu'on prendrait ne seraient ni obéies ni respectées. Néanmoins, dans le cas où même une seule ville t'appellerait, je conçois que ton devoir fût de ne pas

tromper les espérances de ceux qui ont encore foi dans l'avenir de l'Empire; mais, en dehors de cette hypothèse, je ne puis concevoir, je le répète, comment on peut te conseiller de te rendre dans une ville quelconque de la France sans être sûr d'avance comment on y parviendra, comment on y sera accueilli et comment le reste du pays prendra cette démarche. Après le rôle que nous avons joué en Europe, toutes nos actions doivent avoir un caractère de dignité et de grandeur en rapport avec la situation que nous avons occupée; nous ne pouvons donc pas risquer de ces dangers qui prêtent au ridicule comme d'être arrêté par quatre gendarmes. Or, dans l'état actuel des choses, si tu allais en France, ce serait le premier risque que tu courrais.

Mais, passons encore par là-dessus : te voilà à Amiens; la moitié de la France est occupée par les Prussiens, l'autre est entre les mains de démagogues énergiques qui empêcheront que le pays réponde à ton appel. Tu auras beau dire que, sans ambition dynastique, tu veux apporter à la France les bienfaits de la paix; ils répondront sur tous les tons que la paix qu'on propose est honteuse, qu'ils en obtiendraient une bien meilleure si on ne paralysait pas l'élan national, etc., etc. Et tu te trouveras dans la dure nécessité ou de repartir pour l'étranger ou de réclamer l'appui de la Prusse. On dit que tu y convoqueras les anciennes Chambres, mais, d'abord, il est probable que les députés et sénateurs ne pourront ou ne voudront pas se rendre à l'invitation qui leur sera faite et puis, il faut bien le dire, le Corps législatif n'aura aucune influence sur le pays. Il a montré trop peu d'énergie et il renferme des éléments dangereux qui, seuls, dans les circonstances qu'on peut préciser, auraient de l'importance. La paix ne peut pas être avantageuse pour la France et ne peut être que plus ou moins désastreuse. On prétend que les conditions que le roi de Prusse nous ferait seraient meilleures que celles qu'il imposerait à la République, mais, pour que cela fût évident pour tout le monde, il faudrait qu'il eût d'abord formulé ses prétentions vis-à-vis du gouvernement de la Défense nationale, et tant qu'il ne l'aura pas fait d'une manière ostensible, les républicains diront toujours que leur programme était : ni un pouce de notre territoire ni une pierre de nos forteresses! Je ne vois aucun avantage pour nous, tant que notre devoir ne nous y oblige pas, à nous

montrer plus accommodants que ceux qui nous ont renversés.

En résumé, je prétends que tant qu'une ville de la France n'aura pas arboré de son propre mouvement le drapeau de l'Empire, notre devoir est de rester dans l'obscurité et de laisser les événements s'accomplir; que, tant que le fait que je viens d'indiquer n'aura pas eu lieu, notre intervention ne peut pas être utile au pays et qu'enfin vint-elle à se produire, elle n'aurait aucune chance de succès.

Notre action personnelle mise de côté, quelles sont les probabilités de l'avenir? Je crois qu'une fois Paris tombé, le roi de Prusse cherchera à établir à Paris un gouvernement provisoire, que ce gouvernement, qui n'aura au premier moment que des attributs municipaux, pourra, s'il est bien composé, avoir une certaine influence sur les destinées du pays et qu'il pourra peut-être convoquer une assemblée qui discuterait de la paix.

Beaucoup de personnes ont pensé qu'une assemblée nommée par les anciens conseils généraux aurait beaucoup plus d'influence sur le pays que le Corps législatif. Aux circonstances nouvelles il faut de nouveaux hommes, et, cependant, aujourd'hui de nouvelles élections sont impossibles. Avec les conseils généraux comme base on reconnaît le principe du suffrage universel dont leurs membres sont sortis et, s'ils nomment entre eux des députés, ceux-ci seront des hommes nouveaux appropriés aux circonstances. Dans cette nouvelle assemblée, les Thiers, les Jules Favre, les Gambetta, les Rochefort, se trouveront exclus. Je ne vois donc dans cette combinaison que des avantages...

Je viens de te dire à la hâte tout ce que je pensais. Je te prie d'y réfléchir et de croire que si je me trompe, je n'ai en vue que le bien du pays, ta dignité et la mienne propre. Reçois la nouvelle assurance de mon sincère et tendre attachement.

NAPOLEON.

Il me revient l'idée de répondre à une assertion contenue dans une de tes lettres. Tu dis qu'il ne faut pas se cacher derrière une assemblée pour faire la paix. Je trouve au contraire qu'il faut soumettre à une assemblée les conditions de la paix pour que les représentants du pays puissent en discuter en

connaissance de cause. Soumettre au contraire le traité de paix au vote direct du pays par oui ou par non, c'est se cacher derrière la réponse inévitable du pays qui acceptera les yeux fermés une question qui lui est présentée sous cette forme abstraite : paix ou guerre.

Wilhelmshöhe, le 24 décembre 1870.

Ma chère Eugénie,

Tu ne peux pas te faire l'idée combien tes lettres me font plaisir lorsqu'elles sont aussi tendres que les dernières. Cela me fait supporter plus facilement notre isolement. M. de Berville t'aura apporté mon long factum.

Nous avons eu 22 degrés centigrades de froid mais un beau soleil. Je me suis acheté une fourrure et avec elle j'ai très chaud en marchant. Le [*titre et nom illisibles*], à ce qu'on écrit, croit que Paris ne peut pas tenir plus de trois semaines. Il est bien temps que cette guerre finisse. On disait dans un journal allemand qu'aujourd'hui la France ne se bat plus mais qu'elle saigne. Cette expression est cruellement vraie.

Un journal prétend qu'on a arrêté un soldat français qui voulait s'échapper et qu'on a trouvé sur lui des papiers qui démontraient que Tropmann avait des complices.

De tous les côtés, il m'arrive des renseignements disant qu'il se produit une grande réaction en ma faveur.

Je t'embrasse de tout mon cœur et te renouvelle l'assurance de ma tendresse.

Wilhelmshöhe, le 26 décembre 1870.

Ma chère Eugénie,

Je t'envoie des lettres intéressantes, l'une de Piétri, l'autre de M. Levert; ce dernier est l'ancien préfet de Marseille (1). C'est un homme d'esprit, très dévoué, qui a mis à ma disposition son dévouement et sa fortune. Je n'ai accepté que le premier. Il va s'établir à Bruxelles pour être plus près des événements. Je t'envoie aussi une vilaine lettre de X... mais, au moins, il te rend justice et, à ce point de vue-là, je lui pardonne.

(1) Après avoir été préfet d'Alger et préfet de Marseille, M. Levert, dont le dévouement à la cause impériale ne se démentit jamais, fut député du Pas-de-Calais et président du groupe parlementaire de l'Appel au peuple.

Il me tarde d'avoir de tes nouvelles et de savoir comment tu auras pris ma réponse.

Je t'embrasse tendrement ainsi que mon cher enfant.

Tout à toi.

N'oublie pas une chose : c'est qu'aux circonstances nouvelles il faut des hommes nouveaux.

Wilhelmshöhe, le 29 décembre 1870.

Ma chère Eugénie,

Je te remercie de ce que tu me dis de tendre à propos de l'année qui s'approche; il est difficile que l'année qui s'annonce soit plus triste pour la France que celle qui vient de s'écouler. Aussi faut-il espérer. Pourvu que toi et Louis vous soyez bien portants, je puis tout supporter. Je te remercie de la petite image et de l'étui à cigarettes; la première me portera bonheur.

La fuite de beaucoup d'officiers français, quelques insubordinations à Mayence et Coblenz ont augmenté les rigueurs contre les prisonniers et les voyageurs.

Adieu, chère amie; pense quelques fois à moi. Embrasse tendrement Louis, surtout le jour de l'An. Je pense que tu auras vu dans *le Drapeau*, du 28, la réponse du capitaine de la Bégassière à celle de X... (1); elle est excellente. Tu sais que la maréchale Bazaine est accouchée il y a quinze jours d'un garçon.

Davillier (2) partira lundi prochain pour aller voir sa femme à Londres.

Je t'embrasse de tout mon cœur. Tout à toi.

Wilhelmshöhe, le 30 janvier 1871.

Ma chère Eugénie,

Je te renvoie ta proclamation un peu arrangée, mais, dans les circonstances nouvelles, il faudra en modifier quelques passages. Je t'envoie également un projet de proclamation de moi (3). Je désire avoir ton avis. La convocation d'une Consti-

(1) *Le Drapeau* était un journal bonapartiste qui venait de se fonder et s'imprimait à Bruxelles.

(2) Le comte Davillier, premier écuyer de l'Empereur.

(3) L'armistice avait été signé le 27 janvier à Versailles. La proclamation préparée par l'Impératrice ne semble pas avoir été publiée. Quant à celle de l'Empereur, elle parut, datée du 8 février 1871.

tuante à si bref délai est une comédie (1). Cependant elle aura l'avantage de discuter les conditions de paix, et, comme ces conditions ne seront pas favorables, il est préférable que ce soit elle qui s'en charge que nous. Je crois donc qu'avant de lancer ma proclamation, il faut attendre que la Constituante se réunisse. Quant à la tienne, tu ne la ferais paraître que si les circonstances étaient assez propices pour te permettre de jouer un rôle actif.

Il me tarde de savoir si tes opinions sont conformes aux miennes.

On m'écrit de province que la réaction en ma faveur fait des progrès, mais je t'avoue que je me laisse aller aux événements sans faire de vœux bien ardents pour qu'ils tournent à notre profit. Le spectacle de la France dévastée et amoindrie n'est pas fait pour exciter l'ambition. Mais, comme tu le dis : fais ce que dois, advienne que pourra. J'espère que ta santé est bonne et que ton affection pour moi n'est pas diminuée.

Embrasse Louis tendrement et aie bien soin de sa sûreté. Je t'embrasse tendrement. Tout à toi.

#### *L'Impératrice à l'Empereur*

Le 30 janvier 1871.

Cher ami, c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage. Il se passera tristement loin l'un de l'autre, mais, du moins, je peux te dire que je te suis bien profondément attachée. Dans le bonheur, ces liens ont pu se relâcher. Je les ai crus rompus, mais il a fallu un jour d'orage pour m'en démontrer la solidité et, plus que jamais, je me souviens de ces mots de l'Évangile : la femme suivra son mari partout, en santé, en maladie, dans le bonheur et dans le malheur, etc. Toi et Louis, vous êtes tout pour moi, et me tenez lieu de toute ma famille et patrie. Les malheurs de la France me touchent profondément, mais je n'ai pas un instant de regrets pour le côté brillant de notre existence passée. Être réunis enfin, et ce sera le but de mes désirs. Pauvre cher ami, puisse mon dévouement te faire oublier un instant les épreuves par lesquelles ta grande âme a passé. Ton adorable mansuétude me fait penser à Notre

(1) Un décret du 29 janvier avait convoqué les électeurs pour le 8 février. L'assemblée élue devait se réunir à Versailles le 12 du même mois.

Seigneur, Tu auras, crois-moi, aussi ton jour de justice. En attendant, Louis et moi t'embrassons de tout notre cœur. A toi.

EUGÉNIE.

Wilhelmshöhe, le 3 février 1871.

Ma chère Eugénie,

J'ai été bien peiné de la nouvelle sur Bourbaki (1); le refus fait d'un passeport à sa sœur est une infamie. Je pense comme toi au sujet de la Constituante, c'est la boîte de Pandore. Si, au moins, elle ne s'occupait que de la paix!

J'ai dit à ceux que je connaissais que, malgré l'irrégularité de la convocation, il faut s'y faire nommer, quitte à protester si l'Assemblée veut décider de la forme du gouvernement. Il serait bien utile d'y avoir quelques orateurs; mais où les trouver?

Tu as pensé à l'anniversaire de notre mariage et je te remercie de ce que tu me dis d'affectueux. C'est une grande consolation pour moi de penser que le malheur nous rapproche au moins moralement si ce n'est réellement.

Je t'embrasse ainsi que Louis de tout mon cœur.

Wilhelmshöhe, le 6 février 1871.

Ma chère Eugénie,

Je vois par ta lettre d'aujourd'hui que tu es bien tourmentée. Je voudrais être auprès de toi pour te donner un peu de calme. Les illusions de ce pauvre Louis doivent aussi te faire de la peine. Je voudrais, comme toi, avoir à ma disposition l'espace et le soleil et être avec vous deux.

Je pense que les conditions de paix dont ont parlé les journaux sont inadmissibles et je crains fort que la Prusse veuille forcer les choses. J'ai envoyé ma proclamation. Je pense qu'elle fera bon effet sans ignorer qu'elle va m'attirer force injures et outrages.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

(1) Le 26 janvier au soir, à Besançon, le général Bourbaki, commandant l'armée des Vosges, avait tenté de se suicider en se tirant un coup de revolver dans la tempe.

Wilhelmshöhe, le 17 février 1871.

Ma chère Eugénie,

J'ai lu comme toi dans les journaux que Napoléon était élu en Corse, mais les nouvelles directes que nous en avons n'en disent rien (1).

Je vois par tes lettres, chère amie, que nos réflexions arrivaient à la même conséquence. Tant que le pays n'aura pas fait la dure expérience d'un gouvernement sans force, incapable d'assurer l'ordre et partant la prospérité, il ne nous reviendra pas. Il faut qu'il compare pour apprécier. Je reçois les propositions les plus absurdes. Quelqu'un me conseillait de demander à celui qui est le maître aujourd'hui d'intervenir pour qu'on me rendit mes propriétés. J'ai répondu que je m'humilierais, s'il le fallait, pour obtenir de meilleures conditions pour la France, mais que, pour moi personnellement, je préférerais ne manger que du pain noir plutôt que de rien demander dans un but d'intérêt privé. Je ne conçois pas qu'il y ait des gens qui ne comprennent pas la dignité qu'on doit garder dans le malheur.

Je n'ai pas entendu parler de l'élection de Joachim (2).

Adieu, chère amie, à revoir bientôt. Je t'embrasse ainsi que Louis de tout mon cœur.

Wilhelmshöhe, le 28 février 1871.

Ma chère Eugénie,

Tu dois éprouver ce que je ressens en apprenant les conditions de la paix (3). J'avoue que je croyais que Metz nous serait resté et que l'indemnité de guerre ne dépasserait pas trois milliards. Cette paix ne peut être qu'une trêve et elle prépare bien des malheurs pour l'Europe. J'en suis profondément affecté et, en présence de ces malheurs, ma pensée est absorbée entièrement. Si encore la France était unanime dans ses sentiments et si elle avait un gouvernement assez fort pour travailler sans

(1) Le prince Napoléon n'avait pas posé sa candidature aux élections du 8 février.

(2) Le prince Joachim Murat avait été élu député du Lot à l'Assemblée nationale.

(3) Les préliminaires de paix avaient été signés à Versailles par M. Thiers et Bismarck le 26 février vers quatre heures de l'après-midi.

relâche à une résurrection, on pourrait se prendre à espérer, mais que voyons-nous? Des fous ou des égoïstes. J'en suis profondément affligé.

Je n'ai pas le courage aujourd'hui de parler d'autre chose. J'espère bientôt te revoir et il me tarde de te presser ainsi que Louis sur mon cœur.

Je t'embrasse tendrement.

Wilhelmshöhe, le 2 mars 1871.

Ma chère Eugénie,

Les nouvelles se suivent et se ressemblent. Tu auras appris la déclaration de Bordeaux (1). Je devais m'y attendre. Je protesterai quand je saurai comment cela s'est passé.

Je t'envoie une lettre de Conti que je viens de recevoir (2). J'ignore encore quand je serai mis en liberté. Quand je le saurai, je te préviendrai aussitôt.

Je t'embrasse ainsi que Louis tendrement. Tout à toi.

Le 9 mars 1871.

Ma chère Eugénie,

Je suis étonné de n'avoir encore rien appris sur ma mise en liberté. Jusqu'à présent, personne encore des prisonniers n'a reçu le moindre avis. Je crois que le gouvernement allemand, craignant des troubles à Paris, ne veut pas se presser de rendre les prisonniers. Dès que je saurai quelque chose, je te le ferai savoir par le télégraphe. Je prendrai le bateau de neuf heures du matin à Ostende pour être vers une heure à Douvres.

Il a paru un très bon article dans le journal semi-officiel de Berlin sur la déclaration de déchéance de l'Assemblée. Le journal dit que les Français devraient, comme les enfants d'Israël, prendre un bouc émissaire, que ce serait plus juste que de charger ceux qui les ont gouvernés de tous les malheurs et il rend ensuite justice à ce que j'ai fait pour les Français.

Je serais bien fâché de ne pas être auprès de Louis le jour de sa naissance, mais je n'en ai pas perdu l'espoir.

(1) Le 4<sup>er</sup> mars, à la suite d'un incident de séance, l'Assemblée nationale avait voté une motion confirmant la déchéance de Napoléon III. L'Empereur protesta par une lettre au président de l'Assemblée, datée du 6 mars 1871.

(2) M. Conti avait été élu député de la Corse.

Je t'ai remerciée de l'intention de venir au-devant de moi en Belgique, mais je préfère ne te rencontrer qu'en Angleterre. Je ne m'arrêterai qu'à Ostende pour voir quelques personnes qui ont demandé à me voir et je traverserai l'Allemagne la nuit. D'ailleurs l'opinion est bien changée à mon égard depuis six mois.

Je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur. J'embrasse Louis.

Wilhelmshöhe, le 10 mars 1871.

Ma chère Eugénie,

C'est demain le 16 [*anniversaire du Prince Impérial*] et je ne serai pas auprès de vous. Cela me fait beaucoup de peine. Après-demain doit revenir le général de Monts et alors je saurai le jour du départ.

Ce brave Giraudeau m'a envoyé son livre intitulé : *la Vérité sur la campagne de 1870*. C'est le meilleur écrit qui ait paru. C'est la justification la plus complète de ma conduite et de la tienne. Rien ne serait plus utile que de répandre ce livre en grand nombre en France. J'en ai écrit à Levert. Giraudeau m'a écrit une lettre touchante de dévouement. Ces témoignages-là font plaisir.

Dès que je serai fixé, je t'écirai par le télégraphe. Il faudra me répondre par la même voie afin que je sache si la dépêche est arrivée.

Je t'embrasse tendrement ainsi que Louis.

Dis-moi exactement à quelle heure partent les trains de Douvres.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

L'Empereur quitta Wilhelmshöhe le 19 mars à midi trois quarts pour arriver le lendemain, par Ostende et Douvres, à Chislehurst.